

Biographie Rothko, peintre juif d'avant-garde

L'ouvrage que consacre Annie Cohen-Solal à l'expressionniste abstrait souligne son rôle de passeur entre judaïsme et monde de l'art

ANNIE COHEN-SOLAL, MARK ROTHKO, Actes Sud, « Hors collection », 2013, 35 €. Du même auteur, *Un jour, ils auront des peintres*, éd. Gallimard, 2000 ; *Leo Castelli et les siens*, éd. Gallimard, 2009.

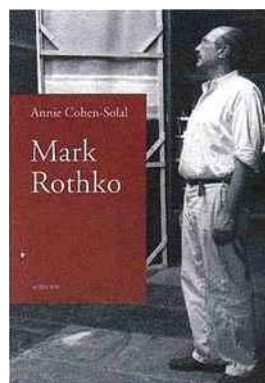
□ Annie Cohen-Solal livre aujourd'hui son troisième ouvrage consacré à l'histoire sociale de l'art des États-Unis. Il s'agit de la biographie de Mark Rothko (1903-1970), le « sublime absent » de l'Amérique conquérante des années 1950. Cette biographie, écrite dans l'empathie, n'est pas réductible à l'histoire singulière et éblouissant. C'est au cœur des « mondes de l'art » successifs que le lecteur est plongé et, à chaque étape de la vie du peintre, la narratrice nourrit son travail interprétatif de problématiques multiples : géo-politiques, socio-économiques, esthétiques. Marcus Rothkowitz est né à Dvinsk (aujourd'hui « Daugavpils », en Lettonie), dans la zone de résidence affectée aux juifs par l'empire russe. Il n'a pas 3 ans lors du pogrom de Bialystok. Son père l'inscrit alors dans une école

talmudique. L'auteure revient régulièrement sur cette relation au Talmud qui constitue « une véritable clé de lecture pour comprendre la trajectoire de l'œuvre de Rothko, intellectuel et éducateur ». Il a 7 ans lorsque son père décide de s'expatrier à Portland, dans l'Oregon, 10 lorsque, avec sa mère et sa sœur, il rejoint son père qui meurt peu après. Les nouveaux émigrés russes peuvent compter sur la solidarité de leur famille et le soutien de la communauté juive allemande déjà installée, protectrice et condescendante à l'égard des nouveaux venus. À Portland, Marcus met fin à ses études juives et affronte l'épreuve de l'antisémitisme des WASP [White Anglo-Saxon Protestant], d'abord dans les écoles publiques de la ville, puis, plus douloureusement encore, à l'université Yale (Connecticut) où il ne restera que deux ans. Après plusieurs allées et venues entre lieux géographiques et institutions culturelles, brutalement il décide, en 1923, d'être peintre. En 1938, il adopte la nationalité américaine et, en 1940, il anglicise son nom.

« Réparer le monde » Intellectuel engagé qui attribue à l'art la mission de « réparer le monde » et d'exercer « une forme

d'action sociale et morale », il participe à tous les combats des artistes américains de l'après-guerre. Sur la scène artistique, les jeunes peintres sont exposés aux influences concurrentes du réalisme provincial américain et des tendances nouvelles européennes. La peinture de Rothko est successivement figurative jusqu'en 1940, mythologique de 1940 à 1943, surréaliste de 1944 à 1946, « multiforme » de 1946 à 1949, pour aboutir à l'abstraction absolue.

À ce moment où l'expressionnisme américain devient le fer de lance de l'école de New York, un conflit esthétique s'installe entre l'action painting (« peinture gestuelle ») et le colorfield painting (« peinture en champs de couleur »). C'est dans ce dernier camp, théorisé par Clement Greenberg et fréquenté par Barnett Newman et Clyfford Still, que se situe Rothko. Il prend la couleur comme matière et comme sujet. Il combine des techniques artisanales très anciennes avec l'usage moderne de l'acrylique, ce qui donne à ses tableaux une luminosité quasi phosphorescente, et, en es-tompant les valeurs, il confère à la surface une planéité nouvelle. Ses tableaux sont gigantesques, conçus de telle sorte que le spectateur soit absorbé par la puissance senso-



L'auteure ne dissocie pas l'analyse formelle des œuvres de l'ascension sociale et financière de l'artiste

rielle de la couleur. Scénographe intransigent, il exige que l'espace de l'exposition soit exclusivement réservé à ses propres œuvres dont il règle lui-même l'accrochage. La chapelle Rothko à Houston, Texas, lieu de méditation œcuménique, apparaît comme l'aboutissement de son projet créateur.

Annie Cohen-Solal ne dissocie pas l'analyse formelle des œuvres de l'ascension sociale et financière de l'artiste. Elle relate les amitiés entre peintres rivaux qui se disputent à priori la priorité de l'innovation. Marchands, critiques, directeurs de musée et commissaires d'exposition, collectionneurs sont présents, dans un ordre et une influence variables. Les correspon-

dances, souvent inédites, montrent que Rothko entretenait avec certains d'entre eux des relations chaleureuses, en même temps qu'il ne cessait d'attaquer très violemment le système d'organisation de la vie artistique, qu'il s'agisse de l'institution ou du marché.

Alors que le judaïsme n'a produit que très peu d'artistes plasticiens jusqu'au XX^e siècle, la trajectoire de Rothko valide son rôle de « passeur » entre le monde juif et le monde de l'art, à l'heure des avant-gardes abstraites de la modernité occidentale. C'est ce rôle qu'Annie Cohen-Solal a su mettre en évidence.

Raymonde Moulin

Beau livre **Véronèse vu de près**

Un ouvrage remarquable retrace l'ascension du peintre, de ses débuts véronais à l'apogée vénitienne

VÉRONÈSE, Alessandra Zamperini, traduction Denis-Armand Canal, Éditions Imprimerie nationale, 2013, 351 p., 120 €.

« Je dois tout à Paolo Véronèse », confesse Eugène Delacroix dans son *Journal*. Pour devenir ce grand inspirateur, Véronèse (1528-1588) doit quant à lui beaucoup à ses commanditaires. Car le peintre ne maîtrise pas seulement le sens de la composition et l'art du coloris, il sait également s'entourer et s'appuyer sur ceux qui comptent. C'est autour de cet aspect de la production de l'artiste que s'articule la monographie d'Alessandra Zamperini, professeure d'histoire de l'art à l'université de Vérone, en Italie. Son texte dense et détaillé – mais difficile à manipuler faute d'index – revient sur ceux qui ont fait de ce fils de tailleur de pierre le peintre à succès que l'on connaît. Introduit par le biais d'artistes plus installés, notamment l'architecte Michele Sanmicheli, qui lui fait décorer les palais qu'il dessine, Véronèse construit sa carrière au gré des commandes de riches familles italiennes. Les Canossa, les Soranzo, les

Gonzague en font partie. Un décor réussi, un portrait flatteur... autant de cartes de visite qui lui permettent peu à peu d'intégrer le milieu vénitien. Car là où Titien mise sur une clientèle internationale, Véronèse concentre tous ses efforts sur trois villes : Vérone, Vicence et Venise. C'est dans cette dernière qu'il connaît la gloire, laissant sa trace jusque dans le saint des saints, le palais des Doges. Très sollicité, Véronèse crée toute sa vie et laisse derrière lui une production considérable.

Reproductions de qualité

Point fort de l'ouvrage, les nombreuses reproductions en pleine page – pour la plupart de qualité – permettent d'observer à la loupe des détails d'œuvres majestueuses, tel l'immense tableau des *Noces de Cana* (1562, Musée du Louvre). Elles offrent encore d'étudier sous toutes les coutures des décors de plafonds parfois peu visibles *in situ*. Le peintre déploie dans ce registre des trésors d'audace, dessinant des perspectives abruptes et maniant la contre-plongée avec une virtuosité qui inspire son contemporain Tintoret mais également, deux siècles plus tard, Giambattista Tiepolo. Si la trame générale du récit est



chronologique, une large place est faite aux thèmes féminins, notamment dans les chapitres « Parfum de femme... », « L'histoire de Marie », et « Thèmes d'amour ». L'occasion d'admirer en grand format le talent de Véronèse pour le rendu des matières. De sa *Lucrece* (1580-1585, Kunsthistorisches Museum, Vienne), on voit d'abord la blondeur des boucles, la rondeur des bras, l'éclat des perles, de l'or et des tissus qui la parent, avant d'apercevoir le geste cruel, le poignard et le sang... Et même lorsque le sujet impose plus de dépouillement, comme dans sa *Marie Madeleine pénitente* (1583, Musée du Prado, Madrid), une cascade de cheveux dorés remplace habilement toutes les parures.

Suzanne Lemardelé

La Chronique de l'ICOM

L'ICOM crée un Observatoire international du trafic illicite des biens culturels

Désireux de lutter plus efficacement contre le trafic illicite des biens culturels, et de répondre au manque de disponibilité de statistiques globales et de données scientifiques de référence sur le sujet, l'ICOM a créé cette année la première plateforme mondiale d'information et de coopération sur le sujet : l'Observatoire international du trafic illicite des biens culturels.

Cet Observatoire est un programme d'envergure internationale consacré à la veille, au recensement et à la diffusion de ressources et de documents relatifs aux moyens de lutte contre le trafic illicite des biens culturels. L'Observatoire offre un espace de dialogue et de consultation encourageant le développement de la coopération internationale ainsi que le partage et l'échange des bonnes pratiques et des techniques. L'objectif étant de fournir des informations qualitatives et quantitatives valides, l'Observatoire centralise et diffuse un ensemble de ressources : données et analyses scientifiques, études de cas, bonnes pratiques, nouvelles publications, vidéos, interviews, outils législatifs, outils déontologiques et actions des acteurs engagés.

Afin d'assurer un cadre collaboratif efficace, l'ICOM a constitué une équipe de partenaires clés, composée d'acteurs gouvernementaux, d'organisations internationales et nationales spécialisées,

d'universités et d'agences des forces de l'ordre. Ce réseau d'experts internationaux issus de secteurs et de régions directement concernés par le trafic illicite permettra de développer et de faire fructifier la coopération internationale. En assurant une veille quotidienne méticuleuse, l'ICOM a collecté un nombre sans précédent de documents relatifs au trafic illicite des biens culturels. Fruit de la collecte d'information et du travail de coopération entre l'ICOM et ses partenaires, l'Observatoire est doté d'un site internet permettant de rassembler et de diffuser toutes ces ressources.

La seconde réunion de travail des comités consultatif et éditorial de l'Observatoire international du trafic illicite des biens culturels a eu lieu à Paris les 29 et 30 novembre derniers. Les vingt experts membres de ces deux comités, venus du monde entier, ont échangé bonnes pratiques et informations récentes concernant la lutte mondiale contre la circulation illégale d'œuvres d'art et d'antiquités. Le site internet de l'Observatoire sera accessible à tous dès le printemps 2014 et, deux ans plus tard, un premier rapport international faisant état de la situation actuelle du trafic illicite sera publié.

Pour plus d'information :
obs-traffic@icom.museum



EN BREF

**Plaidoyer pour
Haussmann**

Éclairage sur la démarche du baron Haussmann dans son entreprise de réorganisation urbaine de la ville de Paris, cette anthologie illustre le rôle pionnier joué par le préfet dans l'aménagement des villes occidentales à l'aube de l'ère industrielle. L'ouvrage commente son arbitrage entre les nécessités de conservation, de démolition, et d'innovation. Des textes exemplaires agencés en chapitres permettent de rendre compte de l'importance du travail accompli par Haussmann de 1853 à 1870, un travail qui a donné les contours actuels à la capitale, et qui a contribué à l'instituer en la ville la plus visitée au monde, bien que le baron ait toujours ses détracteurs. **A. H.**

→ Françoise Choay et Vincent Sainte-Marie-Gauthier, *Haussmann, conservateur de Paris*, Actes Sud, Arles, 112 p., 20 €.

Architecture fiscale

Des 50 bureaux de perception de l'octroi construits par Claude Nicolas Ledoux entre 1785 et 1788 autour de Paris, il n'en reste aujourd'hui que quatre. Étonnamment, l'architecte avait reçu commande, plutôt que de 50 copies, de 50 variations sur un même thème où les colonnes sont à l'honneur. Cet ouvrage leur redonne vie.

→ Jean-Pierre Lyonnet, *Les Propylées de Paris (1785-1788)*, Claude Nicolas Ledoux, *Une promenade au clair de lune*, éd. Honoré Clair, Arles, 2013, 130 p., 39 €.